



Génération, un siècle d'histoire culturelle des Maghrébins en France

Dossier Enseignants (document pédagogique de la Cité nationale de l'histoire de l'immigration en collaboration avec l'association Génériques)

Ce dossier est destiné à aider les enseignants à préparer leur visite de l'exposition Génération, un siècle d'histoire culturelle des Maghrébins en France.

Il fait partie d'un accompagnement pédagogique qui comprend également un « Parcours élèves » et une « Sélection littéraires », téléchargeables séparément.

Sommaire du dossier

1-Présentation de l'exposition	p.1
2-Suggestions de liens avec les programmes scolaires de collèges et lycées	p.1
3-L'immigration maghrébine en France : quelques repères historiques et démographiques	p.2
4-L'histoire culturelle de l'immigration maghrébine en France : les cartels de l'exposition	p.4

1-Présentation de l'exposition

Sportifs, chanteurs, peintres, romanciers, hommes politiques, syndicalistes, acteurs ou poètes... Célèbres pour quelques-uns, méconnus pour la plupart : ils ont fait notre histoire. À travers la musique, le cinéma, la littérature, les arts plastiques, le théâtre, mais également la vie politique, cette rétrospective retracera un siècle d'histoire culturelle des Maghrébins en France. Prenant en compte toutes les facettes de cette histoire, des orchestres judéo-musulmans encore actifs au début des années 1970, en passant par les mouvements d'indépendances jusqu'aux années 2000, cette exposition raconte la longue histoire de l'enracinement des Maghrébins de France. Une histoire entamée dès la moitié du XIXe siècle, une histoire qui s'écrit encore aujourd'hui.

2-Suggestions de liens avec les programmes scolaires des collèges et lycées

De manière générale, la visite de l'exposition peut être exploitée dans le cadre des programmes d'histoire, de Lettres, d'arabe ou de musique. Elle est accessible à des élèves à partir de la Cinquième. Nous vous invitons à préparer votre parcours grâce au « parcours en autonomie » téléchargeable.

■ Collège

Cinquième : L'exposition peut-être visitée en lien avec la partie du programme de géographie consacrée au Maghreb. Un parcours inter-musées est possible dans ce cadre avec l'Institut du Monde Arabe (renseignements: education@histoire-immigration.fr)

Troisième : L'exposition peut-être visitée en lien avec la première comme la deuxième partie du programme - Première et Seconde Guerres Mondiales ; décolonisations ; croissance économique et évolution démographique depuis 1945 avec ses conséquences démographiques et culturelles -

■ Lycées général et technologique

Première L, ES et S : La France du milieu du XIXe à 1914 ; l'Europe et le monde dominé (sections ES et L) ; Religion et culture (sections ES et L).

Première STG : Immigration et immigrants.

Terminale L et ES : La France de 1945 à nos jours (Chapitre « Economie, société, culture »)

Terminales S : La France de la Ve République (Chapitre « Les Français depuis les années 1960 ») ; Colonisation et indépendance.

Terminales STG : Les mutations de la France depuis 1945 (Chapitre « Une société en mutations »).

■ Lycées professionnel :

Seconde Bac pro 3 ans : En Lettres, ouverture possible autour du thème « Des goûts et des couleurs discutons-en »

Tale Bac pro 2 ans : En Histoire-Géographie, thèmes Colonisation ou Population de la France

3-L'immigration maghrébine en France métropolitaine : quelques repères historiques et démographiques.

L'histoire de l'immigration maghrébine en France s'inscrit dans l'histoire plus large de l'immigration en France, que les élèves peuvent découvrir à travers l'exposition permanente de la CNHI: Repères, deux siècles d'histoire de l'immigration en France.

Suggestions bibliographiques

Marie-Claude Blanc Chaléard, *Histoire de l'immigration*, ed° La Découverte, 2001 : pour un point historique à la fois synthétique et précis sur l'histoire de l'immigration en France.

Claude Liauzu, *Histoire des migrations en Méditerranée occidentale*, ed° Complexes, 1996 pour une mise au point sur l'histoire des migrations de l'Afrique du Nord vers la France, mais aussi sur l'histoire des migrations à l'intérieur du Maghreb.

Génération, un siècle d'histoire culturelle des Maghrébins en France, Catalogue de l'exposition, Ed° Gallimard/Cité nationale de l'histoire de l'immigration, 2009

L'histoire de l'immigration venue d'Afrique du Nord présente à la fois des traits communs aux migrations algérienne, marocaine et tunisienne, que ce soit dans les rythmes et les causes de l'émigration/immigration où celle de leur installation en France, et des caractéristiques qui permettent de les distinguer d'autres origines migratoires, notamment le lien avec la situation coloniale et post-coloniale.

Contrairement à une idée reçue, l'histoire des migrations du Maghreb vers la France ne commence pas avec la deuxième moitié du vingtième siècle. Elle s'inscrit dans un temps bien plus long, même si la période des *Trente Glorieuses* et le moment des décolonisations connaissent l'accélération de ce courant migratoire.

Jusqu'aux années 1930, l'Afrique du Nord fut une terre d'immigration (ainsi que de migrations interrégionales) plus que d'émigration. On sait combien l'Algérie coloniale, notamment, attira des centaines de milliers d'Européens, qui allaient former la composante « pied-noir » de la population. Mais l'aggravation de la paupérisation des populations autochtones et rurales, couplée à l'augmentation de la population, provoquent, dès la fin du XIXe siècle, un double mouvement d'exode rural et d'émigration en dehors des frontières, dans un contexte colonial puisque l'Algérie est colonie française depuis 1830 (devenue département dès 1848), la Tunisie et le Maroc des protectorats depuis respectivement 1881 et 1912.

A part quelques personnalités politiques ou culturelles (par exemple Abd-el-Kader), les premiers travailleurs migrants d'origine nord-africaine en France sont, à la veille de la Première guerre mondiale, quelques milliers d'Algériens, qui travaillent notamment dans les usines de Marseille.

C'est la Première guerre mondiale qui amorce véritablement le mouvement migratoire vers la France. Près de 500 000 soldats et travailleurs d'Algérie, du Maroc et de Tunisie sont recrutés par le Service de l'Organisation des Travailleurs Coloniaux, créé en 1916 au sein du Ministère de la Guerre. Les pouvoirs publics français renvoient en 1918 travailleurs et soldats dans leurs colonies d'origine, mais certains réussissent à rester en France. Dès 1921, plus de 35 000 sujets algériens sont recensés en France, leur nombre atteint plus de 85 000 en 36, avant de redescendre à 72 000 à la veille de la seconde guerre mondiale, et seulement 22 000 en 1946. L'immigration marocaine suit le même

mouvement d'ensemble, mais à une échelle bien moindre, puisqu'elle culmine à 21 000 dans les années 1920. Ce mouvement migratoire de l'entre-deux-guerres s'inscrit dans une période de très forte immigration, puisque la France est, dans les années 20, le premier pays d'immigration du monde, devant les Etats-Unis. Les immigrants viennent alors majoritairement d'Europe, surtout d'Italie ou de Pologne. Au sens strict, les « sujets » et « protégés » algériens ou marocains ne sont pas des « immigrés », puisqu'il ne sont pas des étrangers (ils ont la nationalité française, mais pas la citoyenneté) ; cependant, loin de leur faciliter leur installation en France, cela la complique plutôt, puisqu'une réglementation stricte soumet les sorties des ressortissants des territoires colonisés à autorisation. La libre circulation pour les sujets algériens est décidée par le Front Populaire en 1936, mais suspendue dès 1937, et le principe n'en sera rétabli qu'en 1946. Une brigade de police nord-africaine est créée en métropole en 1925, pour surveiller spécifiquement les travailleurs coloniaux. Cette surveillance policière s'accompagne d'une volonté d'intervention sociale, manifestés notamment par la création de la Grande Mosquée de Paris en 1926 et de l'hôpital franco-musulman de Bobigny.

L'immigration maghrébine (essentiellement algérienne, on l'a vu), de l'entre-deux-guerres est surtout une immigration de travail, très majoritairement masculine, comprenant encore peu d'immigration familiale, et marquée par un fort taux de rotation des immigrants. A plusieurs reprises, les retours l'emportent sur les départs, notamment au moment de la crise de 1929. C'est aussi dans cette émigration que se forment la plupart des leaders nationalistes maghrébins (voir à ce sujet les travaux de B. Stora).

Les migrations du Maghreb vers la France reprennent à partir de 1946. En ce qui concerne les Algériens, elle est facilitée par la liberté de circulation, instituée à partir de 1946. Entre 1946 et 1954, le solde migratoire est proche de 185 000 personnes. Le nombre de migrants marocains et tunisiens est encore faible.

La guerre d'indépendance algérienne (1954-1962), même si elle ralentit un peu les nouvelles entrées, ne marque aucun temps d'arrêt dans les migrations algériennes: le solde migratoire des « français musulmans d'Algérie » en France d'Europe reste de 91 000 entre 1954 et 1962. L'année 1962 et les suivantes sont aussi marquées l'exil définitif de plus d'un million de pieds-noirs et de dizaines de milliers de harkis (musulmans français d'Algérie supplétifs de l'armée française).

En 1962, 16% de la population étrangère en France est de nationalité algérienne, et l'immigration maghrébine étrangère dans son ensemble représente 1/5^e de la population étrangère en France. Les départs d'Algérie plafonnent à partir de 1964, tandis qu'une forte migration marocaine commence à se dessiner. La population marocaine en France est multipliée par 2,5 entre 1962 et 1968, par 3 entre 1968 et 1975, pour atteindre 430 000 personnes en 1975 et 570 000 en 1990. L'immigration tunisienne, la plus récente et la plus limitée, se développe aussi dans les années 60. A la veille de l'indépendance tunisienne, en 1954, il n'y a que 5000 Tunisiens en France (1/4 des émigrés tunisiens de l'époque).

Les années 50 à 70 voient une modification importante des migrations maghrébines: jusque-là migrations souvent temporaires, elles deviennent des migrations d'installation, beaucoup plus familiales qu'elles ne l'étaient jusque-là. Cet aspect s'est renforcé depuis 1974 et l'arrêt officiel de l'immigration de travail.

Depuis plus d'un siècle, la France est donc marquée par une présence maghrébine, diverse dans ses origines géographiques, culturelles et sociale. La société française dans son ensemble a développé de très nombreuses représentations de cette présence, tandis que les cultures maghrébines modifiaient en retour la culture française. C'est cet aspect de l'histoire des migrations entre le Maghreb et la France que l'exposition *Génération, un siècle d'histoire culturelle des Maghrébins en France*, met en lumière.

4-L'histoire culturelle des Maghrébins en France : les cartels généraux de l'exposition

L'exposition invite à se pencher sur le long processus d'enracinement en France des Maghrébins, sous l'angle de l'histoire culturelle telle que l'a défini l'historien Antoine Prost comme une « histoire sociale des représentations ».

■ La passion d'Abd el-Kader (fin XIXe - 1914)

À la veille du premier conflit mondial, les Maghrébins de France ne sont que quelques milliers, mais les contacts et la découverte mutuelle s'intensifient au rythme de l'entrée des pays du Maghreb dans un empire colonial alors au faite de sa puissance : l'Algérie dès 1830, la Tunisie en 1881, le Maroc en 1912. Les violences de la conquête ne parvien-

ment que très atténuées en métropole, reléguées au second plan par la propagande officielle et un imaginaire mêlant stéréotypes, curiosité paternaliste et fascination sincère. En écho aux exhibitions, dès 1855, des artistes et saltimbanques du Maghreb qui attirent les milieux populaires dans les expositions universelles et coloniales, la vogue orientaliste et les récits de voyages des explorateurs et des officiers imprègnent les couches aisées de la société. Alors que les premiers ambassadeurs marocains et tunisiens sont reçus avec faste en France à partir des années 1840, les pionniers du réformisme maghrébin y font des séjours prolongés : Kheireddine et Ibn Abi Dhiab de Tunisie et l'émir Abd el-Kader, vaincu en Algérie mais populaire en France, tentent de comprendre les ressorts de la puissance triomphante et vont impulser des réformes dans leur pays.

Trois dynamiques migratoires s'amorcent alors et vont pour longtemps marquer la présence maghrébine en France. D'une part, dès la conquête de l'Algérie, l'armée française mobilise dans les colonies : spahis, turcos, tirailleurs et tabors sont de toutes les guerres du XIXe siècle. D'autre part, le lycée Saint-Louis à Paris accueille au tournant du siècle les premiers étudiants tunisiens. Enfin, des travailleurs de Kabylie participent à la construction du métropolitain et, à la veille de la guerre, quelques milliers d'Algériens travaillent déjà dans les mines du Nord.

■ La casquette et la chéchia (1914 - 1918)

Durant la Première Guerre mondiale, près de 300 000 soldats et 130 000 ouvriers originaires du Maghreb sont mobilisés tant dans les tranchées qu'à l'arrière du front, dans les champs et dans les usines, pour remplacer les Français partis à la guerre. Cette nouvelle présence, vu son importance démographique et son impact sur les mentalités, marque un virage pour la migration ouvrière maghrébine en France, peu fournie jusque-là. Surprises dans un premier temps, voire craintives, les populations françaises manifestent assez rapidement leur enthousiasme et même leur sympathie à l'égard de ces soldats dont le discours dominant célèbre depuis plusieurs décennies déjà la rusticité et le courage. Toutefois, cela n'empêche pas les explosions xénophobes, comme en 1917.

Avant toute autre institution, l'armée met en place une gestion spécifique de ces populations, censée répondre à leurs besoins particuliers (respect des interdits alimentaires et des rites funéraires, édification de lieux de culte), mais elle entretient aussi la méfiance et le soupçon, et s'emploie à empêcher tout contact — nécessairement « néfaste » — entre Françaises et indigènes.

Pour les soldats maghrébins survivants (environ 30 000 sont morts au front), la découverte de la métropole, comparée à l'univers colonial foncièrement inégalitaire, est essentielle. La confrontation à la guerre comme au salariat moderne ouvre de nouvelles perspectives.

■ Les cheminements de la conscience (1918 - 1945)

Malgré de multiples entraves administratives et des vagues d'expulsions, plus de 400 000 Maghrébins auraient traversé la mer entre 1921 et 1939. Aux côtés de quelques centaines d'étudiants — qui lancent l'Association des étudiants musulmans nord-africains (l'AEMNA) vers 1927 —, cette émigration ouvrière concentrée en région parisienne, près de Lyon et dans le Nord vit dans des conditions précaires et se trouve régulièrement confrontée à la xénophobie. Elle est aussi l'objet d'un encadrement administratif à la fois tatillon et paternaliste qui doit, pense-t-on, la prémunir de « la contamination communiste » et des dangers de la ville moderne. À cet égard, le faste de l'inauguration, en 1926, de la Mosquée de Paris, ne constitue qu'une parenthèse conviviale.

De fait, l'activisme nationaliste maghrébin en métropole n'est pas qu'une lubie de l'administration. Nourris à la fois par les idées du réformisme musulman, les valeurs de la Révolution de 1789 et leurs contacts avec le mouvement ouvrier français, les pionniers du nationalisme sont à pied d'œuvre dans la capitale. À la même époque, chanteurs et musiciens favorisent la prise de conscience nationaliste des ouvriers nord-africains et les mettent en garde contre la perte qui les guette en exil.

La Deuxième Guerre mondiale met un point d'arrêt provisoire à cette effervescence. Les Nord-Africains sont à nouveau mobilisés en 1939 puis, par le biais de l'armée d'Afrique, deviennent le bras armé de la France libre. Dans la France occupée, si quelques-uns versent dans la collaboration active, d'autres rejoignent les rangs de la résistance communiste et la majorité reste dans l'expectative. À l'image d'un pays auquel ils commencent, déjà, à ressembler.

■ **Idher-ed Waggur (1945- 1962)**

(*Quand la lune paraît...* Slimane Azem, 1955)

La période qui commence au lendemain de la Libération consacrera, au terme de dix-sept ans de conflits et de drames, la séparation politique entre les trois pays du Maghreb et la France, tout en accélérant le processus d'enracinement des populations maghrébines en France. Ouverte par la terrible répression des manifestations nationalistes de l'Est algérien le jour même de la capitulation allemande, le 8 mai 1945, cette période se clôt par celle des manifestants algériens dans les rues de Paris le 17 octobre 1961. Entre ces deux dates, pour paraphraser Kateb Yacine, les artères « sont en crue » : montée inexorable des mouvements nationalistes avec l'indépendance de la Tunisie et du Maroc, puis, en 1962, de l'Algérie ; affrontements fratricides entre partisans du pionnier Messali Hadj et les jeunes fondateurs du FLN, mais aussi guerre civile larvée au sein de la société française qui débouche sur un changement de régime.

En même temps, l'enclenchement du regroupement familial au sein de l'immigration algérienne, alors que la guerre en Algérie bat son plein, et la montée en puissance des migrations marocaine et tunisienne annoncent les mutations à venir. Éprouvées par la répression dans l'Hexagone et les nouvelles des souffrances de leurs proches restés au pays, les populations émigrées trouvent dans les chansons des artistes maghrébins, de plus en plus nombreux en France, l'écho de leurs interrogations intimes et de leurs attentes. Au 115, boulevard Saint-Michel, à Paris, le siège de l'AEMNA voit défiler des cohortes d'étudiants acquis au nationalisme et, à des degrés variable, à la culture française. Les poètes, romanciers et peintres du Maghreb, de plus en plus nombreux dans les années 1950, illustrent cet apparent paradoxe. Driss Chraïbi, Kateb Yacine ou Assia Djebar dans la littérature, les peintres Issiakhem, Tammam, Khadda, Cherkaoui ou Gharbaoui, et bien d'autres, sont déjà partie prenante de la scène culturelle parisienne, qui constitue pour eux une ouverture sur le monde. L'indépendance venue, la plupart ne regagneront pas leur pays d'origine. À l'image de leurs compatriotes des faubourgs ouvriers, ils sont définitivement en France, même s'ils ne le savent pas encore ou refusent une telle perspective.

■ **L'exil blesse mon cœur (1962-1983)**

Partis clandestinement en 1958 pour constituer l'équipe officielle du FLN, plusieurs footballeurs algériens reviennent dès 1962 au sein des clubs français dont ils ont fait les heures de gloire dans les années 1950. Ce seul fait résume tous les paradoxes de cette période. Alors que les indépendances sont censées tarir l'immigration, la société française connaît une expansion démographique maghrébine continue avec l'arrivée précipitée des pieds-noirs et des harkis, bientôt suivis de centaines de milliers de « travailleurs immigrés ».

Acceptés à titre provisoire pour de stricts besoins économiques, les prolétaires maghrébins émergent à la vie civile et font souche. Ainsi, lorsque l'incitation au retour est officiellement mise en place vers la fin des années 1970 pour, pense-t-on, combattre le chômage, les enfants de l'immigration ont déjà commencé à se manifester. Après leurs aînés qui ont multiplié grèves de la faim en 1972, de loyers en 1974 ..., les jeunes disent bruyamment, à partir de l'été 1981, leur attachement à ce qui est désormais leur pays.

Parcourue à la fois par des poussées xénophobes et des élans de solidarité, la société française découvre peu à peu les mutations qui la traversent. Reportages à la télévision sur les conditions de vie dans les bidonvilles puis les banlieues, publications, films et polémiques publiques se multiplient. Pierre Desgraupes à la télévision, Michel Drach et Yves Boisset au cinéma, Claire Etcherelli avec *Élise ou la vraie vie*, prix Femina en 1967, Enrico Macias, Idir et Djamel Allam, tous, chacun à sa manière, parlent de l'immigration. Moins connus de l'opinion française, les Raoul Journo, Blond Blond, Noura, El Harrachi animent une vie communautaire intense mais invisible.

■ **Cher pays de mon enfance (1983 – 1989)**

Partie de Marseille dans l'indifférence, la Marche pour l'égalité et contre le racisme se termine en apothéose par le rassemblement, le 3 décembre 1983 à Paris, de près de 100 000 personnes. Les marcheurs ont fait une halte dans quasiment toutes les villes où ont eu lieu des crimes racistes ou des bavures policières. Accueillis par le président de la République, ils ont obtenu une carte de résidence de dix ans pour leurs parents.

L'événement ouvre une période de médiatisation intense pour les enfants de l'immigration maghrébine, au cœur de la mode « beur » nourrie par une effervescence culturelle qui se manifeste à la fois dans le septième art, le roman et la chanson. L'accueil au Centre Georges-Pompidou d'une grande exposition sur les enfants de l'immigration consacre cette vogue. Mais le « Beur is beautiful » ne dure qu'un temps, comme en témoignent le relatif succès des marches organisées les années suivantes, l'effacement du mouvement beur derrière l'écho médiatique de la petite main des potes et les tensions épisodiques entre jeunes et policiers.

Dans le même temps, la légitimité de l'appartenance des jeunes Français d'ascendance maghrébine à la nation est mise en cause à partir de 1986 par un débat passionnel sur le code de la nationalité, alimenté par des interrogations désormais récurrentes sur l'islam. En septembre 1989, un autre débat national éclate à propos du port du foulard de trois collégiennes de Creil, ce qui complique encore la perception des descendants d'immigrés.

Même bienveillants, des films (*Police* de Maurice Pialat, *Tchao Pantin* de Claude Berri) ou les paroles de chanteurs consacrés (Renaud, Cabrel) évoquent les enfants d'immigrés comme des personnages marginaux et empêtrés dans l'échec.

■ Wesh wesh ? (1990...)

(Qu'est-ce qui se passe ?)

Ces vingt dernières années foisonnent d'interrogations sur la place des populations d'ascendance maghrébine dans une société travaillée en permanence par des mouvements contradictoires. D'un côté, de formidables avancées en terme de reconnaissance du pluralisme culturel et de la diversité. De l'autre, des vagues régulières de crispation et de stigmatisation d'une population renvoyée trop souvent à ses origines. À la ferveur qui entoure la Coupe du Monde de juillet 1998 succède l'indignation en 2001, après le match France-Algérie.

Prise en tenailles entre les images de stars « issues de la diversité » et de jeunes des quartiers en révolte, la majorité qui négocie son enracinement est reléguée au second plan.

C'est dans ce contexte que se multiplient débats et polémiques sur l'histoire coloniale et ses effets sur la société française d'aujourd'hui. À cet égard, l'enjeu pour les nouvelles générations, toutes origines confondues, consiste probablement à regarder sereinement le passé, sans amnésie ni lecture manichéenne. À le scruter sans a priori, avec ses pages sombres et ses moments d'éclat. À arpenter l'avenir « par-delà la diversité de nos passés reconus et intégrés » (Catherine Coquery-Vidrovitch, 2009).

* * *

Génération, un siècle d'histoire culturelle des Maghrébins en France : une exposition de Génériques à la Cité nationale de l'histoire de l'immigration

Avec le soutien de la Direction du développement et des affaires internationales (ministère de la Culture et de la Communication), de la direction de l'accueil, de l'intégration et de la citoyenneté (ministère de l'immigration, de l'intégration, de l'identité nationale et du développement solidaire), de l'Agence nationale pour la cohésion sociale et l'égalité des chances, direction régionale Ile de France, la Fondation France Télévisions et la Fondation Total.

Contacts :

- Département Education de la Cité nationale de l'histoire de l'immigration: education@histoire-immigration.fr
- Génériques, 34, rue de Citeaux, 75012 Paris (www.generiques.org, www.generations-lexpo.fr)